

Périodes décennales	Niveaux moyens des prix	Périodes décennales	Niveaux moyens des prix
1843-1852	82	1873-1882	93
1853-1862	99	1883-1892	72
1863-1872	101	Année 1892 seule	68

Ces tableaux nous montrent d'abord que, pendant le troisième quart du XIXe siècle, de 1853 à 1877 tout au moins, le niveau général des prix utilisés par M. Sauerbeck ne s'était pas sensiblement déplacé. L'attitude de cette sorte de plateau central étant représentée par 100, on voit aussi que, depuis quinze ans, la cote aurait baissé d'environ 30%. Ce n'est pas peu dire.

Mais il ne faut pas s'exagérer la portée de ces calculs abstraits qui ne découvrent qu'une des faces de la vérité. A en croire les échelles que nous venons de reproduire, la vie coûterait beaucoup moins cher aujourd'hui qu'il y a soixante-dix ans et voilà, certes, une révélation qui surprendra bien les octogénaires. Même pour les vingt dernières années, le taux de la dépréciation s'atténue de plus de la moitié de nos statistiques douanières, où les produits fabriqués se mêlent aux produits bruts (2). Et, sans parler des prix de détail, qui ne suivent les prix de gros que quand ceux-ci montent, est-ce que la hausse des salaires n'a pas, dans bien des directions compensé la baisse des matières premières ? De toutes les choses qui se vendent et s'achètent le travail humain est toujours celui qui représente le plus gros chiffre d'affaires, et ce n'est certainement pas du prix de la main-d'œuvre qu'on peut arguer pour démontrer que l'or vaut plus qu'autrefois.

Quant à la disette de l'or, il faut s'entendre. Sans doute, n'a pas de l'or qui veut ; mais ce n'est point la chose nouvelle et il y a longtemps que les gouvernements, comme les individus, voient leurs caisses se vider quand ils font ce qu'il faut pour cela. Existât-il deux fois plus d'or qu'il n'en existe, ce métal n'en serait pas moins rare pour ceux qui ne savent pas l'attirer à eux et le garder. Mais, en somme, les banques d'émission de l'Europe n'en ont jamais eu autant qu'aujourd'hui : plus de 6 milliards à la fin de 1892 et tout près de 6 milliards encore en mai 1893, contre 4 milliards et demi en 1888. Paris n'a pas oublié le jour (12 janvier 1893) où, la banque de France ayant dû pour ne pas franchir la limite alors assignée à sa circulation fiduciaire, remplacer dans ses versements les billets bleus par les rouleaux de pièces de 20 francs, sachant à quel point murmurerait d'avoir tant d'or à emporter. Aujourd'hui la Banque de France détient tout près de 1,700 millions d'or, chiffre sans précédent, et le public n'en manque pas. Non, l'or ne s'est pas raréfié ; et comment cela eût-il pu arriver, puisqu'il s'en perd de moins en moins et que la croûte terrestre en secrète de plus en plus. Ah ! nous savons bien que la production, il y a dix ans se ralentissait un peu : de plus de 600 millions par an, elle était revenue à un demi-milliard ; mais au moment même où les pessimistes commençaient à s'inquiéter de voir ainsi baisser le Pactole, une nouvelle crue

s'y annonçait et nous en avons déjà noté la marche : de 494 millions en 1883, l'extraction de l'or est montée à 550 millions en 1886, à 640 millions en 1889, à 680 millions en 1892 ! et ce sera 700 millions bientôt car il a surgi dans l'Afrique du Sud une Californie nouvelle, le Witwatersrandt, où le travail va bon train (3). Les Compagnies qui l'exploitent y ont fait 23,000 onces d'or en 1887 — c'était le début — 230,000 en 1888, 383,000 en 1889, 495,000 en 1890, 729,000 en 1891 et 1,216,000 en 1892, soit pour plus de 100 millions de métal. Et l'année en cours s'annonce comme devant être plus belle encore, car le premier trimestre de 1893 dépasse déjà de 50,000 onces le premier trimestre de 1892. Nous savons, d'ailleurs, à n'en pas douter que d'autres mines s'ouvriront un jour dans la même région, le veto qui protège actuellement leur virginité ne pouvant être éternel (4). En présence de cette production continue et progressive, peut-on parler réellement de disette ?

La disette réplique-t-on, vient moins de l'absence de l'or que de la déchéance de l'argent. Nous reconnaissons qu'une belle récolte de blé n'empêcherait pas demain la faim de décimer l'Europe s'il ne poussait plus de seigle nulle part. Mais l'argent, l'argent monnayé a-t-il donc disparu ? Et ne continue-t-on pas à s'en servir partout comme instrument d'échange. Là même où l'étalon unique d'or a été solennellement proclamé, est-ce que l'argent a cessé de travailler ? Ses pouvoirs monétaires sont réduits ou localisés ; mais il a encore sa part, sa grande part de l'œuvre commune : il est comme ces ministres qui ont donné leur démission, sous le coup d'une crise, mais qui, par ordre supérieur, restent "chargés de l'expédition des affaires." Non seulement on démonétise peu l'argent, mais les frappe de monnaie blanche continuent activement, tantôt ici, tantôt là. De 1882 à 1891, voici comment la Direction générale des monnaies de Washington chiffre l'argent annuellement monnayé dans les diverses parties du monde :

Années	Monnayage de l'argent en millions de dollars	Années	Monnayage de l'argent en millions de dollars
1882.....	110.8	1887.....	163.4
1883.....	109.3	1888.....	134.9
1884.....	95.8	1889.....	139.2
1885.....	126.8	1890.....	151.0
1886.....	124.9	1891.....	135.5

Et, d'après la même source, plus des neuf dixièmes de ces fabrications porteraient sur de l'argent neuf (5). Ainsi plus d'un demi-milliard de monnaie blanche s'ajoute encore, bon an mal an, au stock antérieur des peuples. Dans ces conditions, il y a une singulière exagération à parler de l'or comme s'il était neuf à porter le poids du trafic universel. Et s'il est vrai que, pour certains courants d'affaires, l'or se soit vu retirer la collaboration de l'argent, la monnaie métallique jaune ou blanche n'est-elle pas maintenant suppléée, dans de

bien autres proportions qu'autrefois, par toutes ces monnaies de papier qui vont circulant d'un marché à l'autre, lettres de change, chèques, traites, mandats-postaux, transferts télégraphiques, coupons et valeurs de bourse ? Une fortune peut tenir aujourd'hui dans une enveloppe de lettre et cet or, qu'on dit surmené, tend au contraire à devenir, sinon plus paresseux, du moins plus sédentaire qu'il ne l'a jamais été. Il ne nous est donc pas démontré que l'augmentation du pouvoir acquisitif, du *purchase power* de l'or soit à l'appréciation réelle du métal, plutôt qu'à la réelle dépréciation des diverses marchandises dont le prix en or a baissé. La raréfaction ou la multiplication du numéraire n'est qu'une des nombreuses causes qui peuvent, à un moment, faire descendre ou monter les prix. Que le renchérissement de toutes choses au XIXe siècle ait été provoqué par le flot d'argent et d'or venu du nouveau monde, personne ne le nie ; mais à cette époque de l'histoire, l'approvisionnement métallique de l'Europe se trouva quintuplé. Que l'or californien et l'or australien aient exercé, toutes proportions gardées une influence analogue, nous en demeurons d'accord ; mais la production de l'or, après 1850, décupla en moins de vingt ans. Par contre, la première moitié du XIIIe siècle a vu les prix s'affaïsser plus qu'ils ne le font aujourd'hui (6), sans que la production des métaux précieux ait cessé de croître. Et lorsque la hausse reprit enfin le dessus, c'était dans un temps où la production de l'or au contraire, se restreignait. Voilà contre la théorie anglo-américaine de l'*appreciation of gold* bien des objections et elles nous sembleraient de nature à ébranler un peu les convictions de ceux qui ne veulent plus voir, dans toutes les épreuves qui ont pu être infligées au monde depuis 1875, que les justes vengeances d'un métal lâchement persécuté.

Mais ici surgit la troisième question : si le déclin des prix de gros ne s'explique pas par des considérations monétaires, comment l'expliquer ?

Nous ne voudrions pas nous montrer à notre tour, trop affirmatif, car rien n'est plus délicat que cette éternelle recherche des effets et des causes. Mais à regarder les choses de près comme à les voir de loin, ne sent-on pas autorisé à faire intervenir, pour la solution du problème, de toutes autres influences que la contraction monétaire ? Notre siècle a mis en jeu bien des forces à la fois, il a changé la face du monde économique et, pour nous en tenir ici à ses trois œuvres essentielles, il a révolutionné la production, supprimé les distances et, en même temps, élargi considérablement le champ de notre activité. Les hommes il est vrai, se sont multipliés ; mais l'accroissement des populations est peu de chose à côté de la productivité. Pourquoi la baisse des prix ne serait-elle pas, dans une foule de cas, le résultat des efforts simultanés de la colonisation et de la science ? Si le fer a baissé de moitié et l'acier des trois quarts, ne le devons-nous pas aux Bessemer, aux Martin, aux Sie-

mens, etc. ? Pour l'aluminium, c'est encore bien autre chose : pendant que l'argent baissait de 38%, ce jeune métal tombait, lui de plus de 100 fr. le kilogramme à 4 fr., en attendant mieux (7) ; et, il est facile de s'assurer que la question monétaire est étrangère à l'événement. Quant aux tissus, beaucoup se vendent aujourd'hui le tiers de ce que nos grands-mères les payaient : mais comment s'en étonner lorsque l'on compare à la quenouille antique et au métier à bras du bon vieux temps le merveilleux outillage de nos grandes manufactures ? Une bonne tricoteuse faisait 100 mailles à la minute : la première ouvrière venue, avec les métiers magiques qu'on lui donne maintenant à conduire en fait 500.000. Et ainsi de suite. Ce n'est pas, pour l'industrie humaine, un renfort négligeable que ces 50 millions de chevaux-vapeur qui équivalent, comme travail, à un effectif d'un milliard d'ouvriers adultes et qui ne mangent eux que du charbon. La chimie n'a guère enfanté moins de merveilles que la mécanique et l'agriculture elle-même leur doit déjà beaucoup à toutes deux. Sans doute les méthodes ne peuvent pas changer aussi complètement à la ferme que dans l'usine ; mais les rendements y progressent aussi, quand on sait s'y prendre. Et, d'autre part, comment l'abondance ne naîtrait-elle pas de cette mise en valeur d'immenses territoires, subitement rapprochés de l'Europe, où pour le prix d'une de nos métairies on peut devenir maître et seigneur d'une plaine entière et y entasser des montagnes de blé, des montagnes de maïs, des montagnes de coton, des montagnes de laine, voire des montagnes de viande ? Ajoutez à cela la facilité des transports, la concurrence des capitaux, la réduction du taux de l'intérêt. Faites enfin, si vous le pouvez, la synthèse de toutes ces formes diverses du progrès et vous comprendrez alors que nous ne nous laissons pas convaincre du premier coup quand ceux dont le siège est fait nous disent, fût-ce avec des larmes dans la voix : "Tou est perdu, si la France ne se hâte pas de rouvrir ses ateliers monétaires à la frappe des pièces de cent sous."

A. DE FOVILLE.

(1) M. Sauerbeck a lu, le 18 avril dernier à la Société de statistique de Londres, un second mémoire sur les prix (le premier a été publié en 1886) et il a bien voulu mettre à notre disposition une épreuve de ce savant travail, qui ne sera inséré qu'ultérieurement dans le bulletin trimestriel de la Société.

(2) Ainsi, dans nos exportations, la baisse s'en ressort en moyenne qu'à 10 p. c. à peine (9.6) de 1873 à 1883 *Bulletin de statistique du Ministère des finances*, années 1885, 1er semestre, page 348), tandis qu'avec les index-numbers de M. Sauerbeck on tombe de 111 en 1873 à 82 en 1883.

(3) Rappelons l'intéressant article publié par M. l'ingénieur Bel, sur les mines d'or du Transvaal dans *L'Economiste français* du 15 octobre 1892.

(4) On sait que de nouveaux gisements d'or viennent encore d'être signalés tout récemment, les uns dans le sud de l'Orégon, aux Etats-Unis, les autres aux îles Philippines.

(5) Les recensements enregistrés par M. Leech, dans ses statistiques internationales, ne montent, pour l'argent qu'à 11 millions de dollars en 1890 et à 9 en 1891 ;